

Au fond de l'inconnu...

Avec son septième numéro, *Formes Poétiques Contemporaines* devient *FPC*: un titre plus sec, plus moderne, pour une revue qui, plus que jamais, se veut le point de rassemblement de la modernité internationale en poésie.

«Formes», «poétiques», «contemporaines», ces mots avaient au début un sens précis: «formes» désignait toutes les structures qui, dans le texte, se prêtaient à une description aussi objective que possible; «poétiques» renvoyait au fait que le support de ces formes n'était ni le roman, ni le théâtre, ni l'essai, mais ce mode spécifique du discours qu'est la poésie, vers et prose confondus; «contemporaines» était le terme utilisé pour marquer les limites chronologiques du corpus, qui était celui des auteurs «vivants».

D'un numéro à l'autre, la portée exacte des trois composantes du titre n'a pourtant cessé d'être questionnée et mise à mal. Très vite, on a voulu «interpréter» les formes, ou du moins en discuter la signification, la nature reconnaissable, la valeur littéraire et idéologique; de même la notion de poésie se dérobaient de plus en plus à la définition initiale, pourtant très souple, qu'on s'était donnée au seuil du projet; quant aux rapports entre le vivant et le contemporain, là aussi on n'a pas tardé à se rendre compte de bien des clivages mais aussi de bien des chevauchements imprévus. De plus, la revue s'est également ouverte à la création et à la théorie «pures», là où, à l'origine, textes de création et textes de réflexion critique devaient nécessairement s'accompagner les uns les autres.

Quand, enfin, il s'est avéré que le champ français choisi naturellement au moment de lancer la revue devenait trop étriqué, la nécessité d'un changement de cap plus radical s'est imposé avec force.

FPC «deuxième période» articule ce changement, qui est moins une rupture qu'une radicalisation du premier projet. Ce projet plus radical est double. D'une part, la revue continue son internationalisation, tant sur le plan institutionnel que sur le plan linguistiques: *FPC* devient une revue bilingue, même si le français continue toujours à y dominer, et le siège de la revue a été transféré à la State University of New York où se trouve un Centre d'Etudes Poétiques de réputation internationale. D'autre part, *FPC* ne se contente plus d'être la revue des «formes poétiques contemporaines», elle veut résolument offrir un espace éditorial à l'expérimentation plastique d'expressions nouvelles, susceptibles de se détacher du support livresque prédominant, depuis plusieurs siècles; son ambition est de devenir le lieu, par excellence, où se tiennent les débats sur la littérature à venir.

Ce lieu de discussion est plus actuel et nécessaire que jamais. Ces dernières années, notamment dans le sillage des polémiques sur l'«art contemporain» et les arts visuels, en France, les concepts de modernité et surtout d'avant-garde ont perdu beaucoup de leur évidence et de leur prestige. Après de longues années où le choix de l'avant-garde avait été vécu comme une évidence qu'il eût été absurde, voire impensable, de contester, on a vu se multiplier les publications qui osaient justement — geste fondamental et hautement salutaire — critiquer le parti pris avant-gardiste. Un livre comme *L'adieu à la littérature* de William Marx (Minuit, 2005) et les analyses du même auteur sur les rapports complexes entre avant-garde et arrière-garde ont provoqué une onde de choc qui aide à reprendre le débat sur de nouvelles bases. Tout à fait symptomatique est aussi la manière dont est traitée l'entrée «avant-garde», dans le récent *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, dirigé par Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (PUF, 2009). L'article en question part, en effet, du diptyque «Avant-gardes/académismes» et se termine ainsi: «Qu'est-ce qui est académique aujourd'hui, qu'est-ce qui est d'avant-garde? Parce que, contrairement au

XIXe siècle, aucune réponse tranchée ne peut être donnée, mais que chaque face de la médaille peut être convertie en son contraire, ces termes, pour le moins, manifestent leur capacité à perdurer, et à témoigner des contradictions de l'époque» (97, article signé Pierre Wat).

FPC ne sacrifie nullement aux illusions béates de l'avant-garde d'antan. La revue n'a pas la bonne conscience de ceux qui pensent que l'histoire travaille pour eux et qu'ils en connaissent et le sens et l'orientation. En revanche, les auteurs de *FPC* partagent la conviction que le travail d'expérimentation et d'exploration de formes nouvelles de l'expression logique est nécessaire et que, sans initiatives radicales, la littérature est condamnée à la redite de pratiques sans surprises, à dépérir dans des formules-cliché et donc à devenir socialement dérisoire.

Le présent numéro contient à la fois des créations d'auteurs contemporains travaillant à des formes inédites et des essais sur les productions les plus remarquables des avant-gardes ayant marqué la fin du 20^e siècle. Il regarde aussi en arrière, non pour se complaire dans le passé mais pour en tirer un bilan militant: réuni et commenté par Bénédicte Gorrillot, le dossier sur l'actualité de l'avant-garde *TXT* est une première contribution à ce débat très vaste. La présente livraison regarde surtout en avant et se termine, logiquement, par une critique des molles avant-gardes, prisonnières du contemporain, dans un «Post-Scriptum» qui a aussi valeur de manifeste.

Les éditeurs